

Jean Gebser

L'image de l'homme et la conscience

Conférence donnée en 1965



Le texte de cette conférence de Jean Gebser figure dans :
Jean Gebser, Œuvres complètes (en allemand), tome VI,
Schaffhouse 1977, p. 360–375

Traduction : Michèle Roquancourt

Layout: Hans Peter Wermuth, infopub@bluewin.ch

Adresse d'ordre: Christian Bärtschi, bae-jo@bluewin.ch

© 2011 Jean Gebser Gesellschaft, Bern

ISBN 978-3-9523847-1-8

Jean Gebser

L'image de l'homme et la conscience

Conférence donnée en 1965

Chacun croit avoir en soi une image de l'homme. Mais, en fait, qu'est-ce que l'homme ? Personne jusqu'ici n'a pu répondre à cette question. Et pourtant : premièrement, l'homme est bien davantage que ce que tout un chacun croit ou voit. Deuxièmement, il est bien plus complexe que ce que l'on suppose d'ordinaire. L'homme est donc sous-estimé, ce qui s'explique par le développement de son mental et par l'usage unilatéral de la pensée rationnelle perçue comme le seul instrument lui permettant de donner forme à sa vie et de la maîtriser. Un retour en arrière permet d'esquisser une image de l'homme plus riche et plus complexe.

* * *

Celui que l'on appelle l'homme primitif n'a probablement aucune représentation de l'homme, car il n'est pas encore capable de réflexion sur lui-même. Cette conscience centrée sur soi joue un rôle capital dans ce contexte, du moins pour l'homme occidental dont la conscience, reconnaissons-le, est multiple. Examinée avec attention, cette structure multiple est très étrange, énigmatique, voire refoulée et cachée. Sans être schématique, il faut ici tracer des limites claires, qui n'existent naturellement pas dans les êtres vivants où le passage d'un état à l'autre se fait en douceur. Cet essai de catégorisation ne doit donc pas être perçu comme une intrusion brutale dans le vivant.

La structure qui permet à l'homme de réagir et de vivre est au moins de triple, sinon de quadruple nature.

L'homme est doté d'une conscience que l'on pourrait qualifier d'archaïque ou d'originelle, dont la plupart des gens n'ont plus aucune conscience ; le niveau suivant de conscience relève du magique, il est inscrit dans la vitalité ; ensuite vient la conscience mythique, ancrée dans le psychisme ; le niveau de conscience suivant est mental, rationnel, rele-

vant plutôt de la pensée ; un cinquième niveau s'ajoute peut-être aux précédents : ce nouveau niveau qui se met en place est celui de la conscience intégrale.

Il n'y a pratiquement rien à dire sur cette « couche » initiale qu'est la conscience archaïque. Le mot couche est placé entre guillemets, car il ne s'agit pas réellement de couches, mais de structures qui s'interpénètrent et interagissent dans un mouvement qui donne à l'homme l'envie et le courage de vivre. Peut-être le recours à une parabole, l'état de paradis, est-il plus parlant pour décrire l'étape archaïque du développement de l'homme, à la fois enfermé en lui-même et part non différenciée du cosmos, du tout ou de Dieu, peu importe comment on désigne ce tout. Cette conception, ou éventualité, n'est pas le fruit d'une spéculation. Que l'on se souvienne de cette parole apocryphe du Christ s'adressant à ses disciples, relatée par Origène : Je vous ai choisis avant la naissance de la Terre. Voilà une parole sur laquelle on peut méditer des jours et des jours, mais n'est-ce pas aussi une allusion à cette constellation originelle, ancestrale, dans laquelle régnait déjà une sorte de conscience ? L'homme contemporain, dont le mental est imprégné de rationalité, s'est malheureusement habitué à la dualité, il réfléchit en termes d'opposition, tout est noir ou blanc, organique ou inorganique. Ainsi conteste-t-il à la pierre, la fleur ou l'animal leur propre forme de conscience. Grâce aux recherches faites en biologie, surtout en biologie quantique, on sait aujourd'hui que la perception en termes opposés, tels que matière organique ou inorganique, vivante ou morte est erronée. Cette réduction de la complexité à la dualité/aux seuls contraires est aussi déraisonnable en biologie qu'en philosophie : cela revenait à dire qu'il y a d'un côté des êtres ou des choses non conscients – non pas « inconscients » – et de l'autre l'Européen, parfaitement conscient, sorte de couronnement de la création, disposant bien entendu librement de tout. Voilà pourquoi je dis que la structure archaïque est elle aussi dotée de conscience.

L'œuvre de Maître Zhuang, porteuse d'une sagesse originelle datant de l'Antiquité chinoise, livre un autre indice encore de la structure archaïque de la conscience¹ : « L'homme véritable des temps premiers, l'innocent dormait d'un sommeil sans rêve ».

¹ « Das wahre Buch vom südlichen Blütenland », p. 12 et 226, Richard Wilhelm, éd. E. Diederichs, Jena, 1940

N'est-il pas symptomatique que ce sage chinois ayant vécu aux environs de l'an 350 av. J.-C. ait eu la clairvoyance d'évoquer ses ancêtres – dont on pourrait penser qu'ils devaient être assez « primitifs » – en les qualifiant de saints appelés, d'hommes véritables ? Plus encore : le sage ajoute qu'ils ne rêvaient pas. Ce qui est une manière de dire que la conscience « reflet » n'était pas encore éveillée, que ces hommes étaient encore en parfaite symbiose avec le tout et le cosmos. Car les rêves sont déjà des reflets ; or, point de reflets sans séparation, sans la présence d'un vis-à-vis, ou du moins de quelque chose à même de se refléter. Mais si l'homme est dans le tout, qu'est-ce qui peut se refléter puisque l'homme est identique au tout ?

Une autre source, chinoise elle aussi, mentionne la structure archaïque et signale la force de cette identité indifférenciée. Ce texte dit que les premiers hommes ne distinguaient pas le bleu du vert. Inutile de se demander s'il existe une explication rationnelle à ce constat, par exemple le daltonisme. En revanche, le fait de ne pas faire de distinction entre le bleu du ciel et le vert de la Terre pourrait inciter à croire que pour l'homme primitif, ou son niveau de conscience, le ciel et la terre n'étaient pas encore distincts.

La structure de la conscience magique

Tournons-nous maintenant vers la structure de la conscience magique. Au cours de l'histoire de l'humanité, on a assisté à plusieurs mutations de la conscience. Une telle mutation se caractérise par la soudaine apparition de facultés nouvelles qui, pour s'exprimer, doivent passer par la conscience. L'image que nous nous faisons du monde ou de l'homme dépend de la structure de notre conscience. Autrefois, il y a très longtemps, à une époque peut-être contemporaine de l'Atlantide, ou peut-être était-ce même durant la période antérieure à l'ère glaciaire – il est bien difficile ici de dater précisément les événements – l'indifférenciation caractérisant la structure archaïque s'est fissurée et quelque chose s'est séparé du magma : l'homme naît à son identité. Il commence lentement à se positionner face au monde.

L'homme magique n'est plus scellé dans le monde, mais il est encore uni à tout ce qui l'entoure. Sa conscience est engourdie, comme l'est

celle d'un dormeur; pourtant cet état n'est pas encore celui du rêve, il est important de le préciser. On se situe là sur un palier de l'évolution de l'homme comparable dans le monde végétal, aux racines de la vie. Comment se présente une plante arrachée du sol? Il est difficile de savoir exactement où finissent les racines et où commencent les restes de terre accrochés aux racines. Une observation précise montre que ce passage est très progressif et flou. Or, il se passe quelque chose dans ce magma de racines, ce monde en quelque sorte souterrain, engourdi, sombre, maternel : c'est le lieu de la vie magique en tant que telle. C'est là aussi que se joue ce que l'on nomme bêtement le hasard, par une sorte de perversion de la pensée rationnelle. La sphère magique est celle de l'existence simultanée des choses, de leur évidence : elles se donnent littéralement à l'homme. C'est à ce stade de son évolution que l'homme essaye pour la première fois de se percevoir comme étant distinct de la nature qui le berce en son sein. Ce mouvement vers l'autonomie trouve son expression dans la magie entourant les rituels de chasse, de même que, plus tardivement et avec moins de force, dans la prestidigitation.

Le domaine magique

Toutes les opérations de l'esprit allant de soi pour l'homme moderne ne sont pas accessibles à l'homme magique : il pense différemment, ne tire pas de conclusion ni n'établit de rapport de causalité. Les ethnologues, qui ont observé des tribus dites primitives, nous ont appris que ces personnes ne peuvent en aucune façon appréhender la fonction logique de la causalité, dont nous usons parfois à la légère, puisqu'elles n'ont pas encore acquis la faculté de se représenter quelque chose. La capacité d'évocation implique que la chose évoquée me soit présente à l'esprit, faute de quoi je serais incapable de me la représenter ou de la présenter. L'incapacité de penser en termes de causalité est symptomatique des modes de réaction de l'homme magique comme d'ailleurs de la composante magique en chacun. Alors que pour l'homme contemporain, la recherche d'une cause est une opération de l'esprit évidente l'homme magique ne perçoit ni cause ni conséquence, mais un tout, une simultanéité : tout agit sur tout, ce n'est pas seulement le « pars pro toto », mais un « totum pro parte »; finalement, tout est interchangeable.

Pour qui jette un regard en arrière sans être familiarisé avec les étapes de développement décrites ci-avant ni avoir recréé un lien avec ce monde grâce à ses propres expériences, tout cela est probablement non seulement irrationnel, mais même prérationnel, voire presque inquiétant, ce qui est encore plus désagréable. La raison se refuse à accepter ces choses dont on ne sait plus rien ou qui dans le fond effraient. Ce monde est sombre, en partie inexplicable, raison pour laquelle l'homme le refoule, non pas au sens psychologique ou psychothérapeutique du terme, mais simplement en n'y pensant pas parce que le sujet est tabouisé.

Cette attitude de fuite prive l'homme de la connaissance de ses racines, des réactions et processus qui l'accompagnent tout au long du jour. Peut-on en effet imaginer une personne prétentieuse au point de penser diriger sa vie en se fondant uniquement sur les lois de la logique et de la raison ? Il suffit pour s'en dissuader de se remémorer le déroulement d'une journée et de se demander ce qui s'y est passé. J'ai voulu ceci et cela, fait ceci et cela, et puis il s'est passé cela, ensuite, tout a pris un cours différent de ce que je pensais mais, finalement, ce n'était pas plus mal, le hasard... Dans cet exemple de portée très générale, l'homme attribue la succession des faits au hasard, et il conclut que dans le fond, c'était bien ainsi. Qu'est-ce qui se cache derrière cela ? S'agit-il de cette capacité de la vie à diriger en douceur les réaction de l'homme pour qu'il ne puisse se soustraire à ce qu'il est appelé à vivre ?

Ou encore : Une personne est très affectée de constater que tous les trois à quatre ans, elle vit quelque chose de très désagréable, qui lui donne l'impression d'être ridicule. Elle se dit « Bon, voilà que j'ai commis une nouvelle fois la même erreur. » A noter que si c'est vraiment ce qu'elle se dit, elle a déjà fait un grand bout de chemin, car la plupart des gens rejettent la faute sur quelqu'un d'autre, tout spécialement lorsque l'événement est désagréable. Si l'événement est agréable, elle pense avoir eu raison, si c'est une très bonne chose, elle s'en attribue tout le mérite. L'homme a tendance à oublier que les événements pénibles ou humiliants constituent des réponses du monde à sa propre manière d'être. Lors que quelque chose de désagréable survient, l'homme devrait toujours se souvenir qu'il est largement responsable de ce qui lui arrive. C'est lui qui, par son attitude, sa manière de réagir, de vouloir régimenter son entourage, pose les jalons de ce qui lui arrive.

Ces exemples ont pour objectif de diriger l'attention du lecteur sur les correspondances magiques que la vie offre à l'homme. Cette écoute intime a lieu dans les couches les plus profondes de la conscience auxquelles on n'a guère accès par le biais de la raison. En revanche, elles peuvent se révéler à condition que l'homme prête une attention tranquille, calme, presque tendre aux réactions et aux événements survenus tout au long de la vie. Ce monde magique se love dans la conscience engourdie, dont l'organe réceptif est l'oreille.

L'homme magique n'est pas à même d'agir dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce verbe ; par contre, il est toute réception sensuelle, toute écoute, un homme capable de simplement laisser vivre ce qui se joue sous la terre, dans le sombre domaine des racines. L'oreille en tant que symbole sensuel en est l'organe récepteur par excellence. Que l'on pense par exemple à l'effet magique des tambours dans la forêt vierge, à l'influence de la musique capable d'extraire l'homme du quotidien, de lui faire oublier le temps. Les phénomènes de télépathie, une discipline finalement reconnue par la science, sont eux aussi dépourvus de temps et d'espace: ce qui se passe «ici» se passe aussi «là-bas», avec une influence de l'un sur l'autre. Nombre de faits ou d'événements de la vie quotidienne peuvent aussi être attribués à l'écoute magique. Ainsi, qui avance vers moi au tournant de la rue alors que je viens précisément de parler de lui? Ce genre de coïncidence se répète si souvent qu'il faudrait bien accepter qu'elles ne peuvent pas toutes être le fruit du «hasard», mais que la composante «magique» joue sa partie. Le processus impliqué est extrêmement complexe et d'autant plus difficile à comprendre qu'il n'est pas accessible à la raison.

La sexualité, au cœur de la vitalité, joue un rôle capital pour l'homme magique ouvert aux messages des sens. Ne dit-on pas d'une personne passionnément amoureuse qu'elle est toute ouïe pour son amoureux, qu'elle l'a dans la peau? Mais la dimension sensuelle n'est pas absente non plus de la possession ou du désir de pouvoir. Dans ce cas, l'objet du désir perd son individualité pour passer dans la sphère d'influence de l'autre. Dire d'une chose ou d'une personne qu'elle «appartient» à quelqu'un revient à gommer l'autre, à l'effacer. On le voit: tout est imbriqué. Certes, la conscience de l'homme magique est engourdie, mais elle peut cependant s'exprimer par la sensualité.

Plaçons l'homme magique dans l'histoire de l'évolution, pour autant que l'on ait affaire à une évolution au sens darwinien du processus, ce dont on peut d'ailleurs douter. Les rituels de chasse montrent que l'homme magique connaît déjà l'altérité dès lors qu'il dessine dans le sable l'animal qu'il va tuer. Lorsque la conscience de l'homme magique sort de son engourdissement, celui-ci vit un premier éveil, une première sensation de l'existence de l'autre et probablement aussi une première sensation de l'espace. Mais il n'est pas en mesure de rapporter ces sensations à lui-même ni de les traduire en pensées au sens où l'on comprend le phénomène de la pensée. Sa perception est plutôt comparable à celle de l'enfant par rapport à l'espace. L'enfance correspond tout à fait à la structure magique, la fin de l'enfance à la structure mythique.

L'éveil à la polarité

Lorsque l'homme magique sort de l'engourdissement, on assiste à la construction d'une structure nouvelle : la conscience mythique. Quelles en sont les caractéristiques ? On peut qualifier de mythique ce qui est dans la complémentarité mutuelle. Il y a des liens de parenté entre l'âme, les images qui la peuplent et le rêve – aussi bien le rêve de l'individu que les mythes des peuples, sortes de rêves collectifs de l'humanité. Non seulement ils sont très proches les uns des autres, mais ce sont des expressions de la conscience mythique, sur le plan de l'humanité comme sur celui de l'individu. Alors que l'homme magique est encore entièrement enserré dans l'univers, ce monde de « pars pro toto », l'homme mythique est celui dont la conscience a la légèreté du rêve : à cette étape du développement, il n'est probablement plus aussi choquant d'associer la notion de conscience à celle de rêve. En effet, chacun sait d'expérience que des processus de prise de conscience se reflètent dans le rêve.

Si l'homme magique sommeille dans l'indifférenciation, l'homme mythique s'éveille à la polarité, à la complémentarité entre les êtres et les choses. Le mouvement qui s'amorce tend vers une manière de séparation de l'un en deux, qui n'implique toutefois pas encore l'opposition, comme ce sera le cas plus tard dans la rationalité du mental. Cet éveil à la polarité est une prestation incroyable, contribuant au maintien de la vie dans la mesure où se crée un champ de tension : donneuse de vie, la

tension était latente dans l'indifférenciation de l'homme magique, elle s'est cristallisée peu à peu. Et puis il y a encore quelque chose : pour la première fois, l'homme acquiert la conscience de ce qu'est le temps. Il participe de manière plus consciente que l'homme magique au déroulement du temps dans ce qu'il a de naturel et de cosmique. En fait, la notion d'espace est encore inconnue à l'homme mythique, comme elle l'est pour le petit enfant ou l'homme magique, incapables de penser l'espace, de se le représenter. Ces particularités se retrouvent chez la déesse grecque Athéna : on dit d'elle, comme d'autres dieux, qu'elle était capable de se rendre d'un lieu à l'autre à la vitesse de la pensée. Elle ne connaît pas la distance, composante de l'espace : en d'autres termes, l'espace n'existe pas. L'homme mythique vit dans la tension vers la complémentarité, dans la polarité. Les nombreux aphorismes d'Héraclite sur la dimension mythique permettent d'appréhender l'homme mythique. Par exemple : « Hadès et Dionysos, c'est le même. » De telles phrases sont des phrases clés. Soyons reconnaissants aux génies capables de traduire en mots un état d'esprit, une situation, une constellation humaine avec la clarté du cristal. Comment comprendre ces quelques mots : Hadès et Dionysos, c'est le même ? Hadès, le dieu des Enfers et Dionysos, le dieu de la lumière, du soleil devraient être pareils ? Ils le sont cependant, dans la mesure où ils représentent les deux pôles d'une même structure.

Voici encore une constante de l'homme mythique : le « non présent », bien qu'absent, est pourtant présent. Cette réalité peut sembler compliquée, paradoxale et impossible à saisir par la voie de la raison, à moins de recourir au parallélisme avec les pièces de monnaie. Sur le côté pile, un chiffre ; l'autre côté, dit « face », sur lequel est gravée une tête, existe aussi, mais il est impossible de voir plus d'une face à la fois, ce qui ne signifie pas pour autant que la pièce n'a qu'un côté.

Autre exemple, le principe chinois du Yin et du Yang, qui exprime la complémentarité du féminin et du masculin, ou encore de la terre et du ciel et qui est représenté par le symbole du tao. Richard Wilhelm a démontré que le tao en tant que principe du Yin et du Yang est la représentation des deux flancs d'une colline, celui qui est au soleil et celui qui est à l'ombre. Etant donné la manière actuelle de regarder les objets, on ne voit jamais que ce que l'on a sous les yeux, sans penser qu'à la face visible correspond une face non perçue parce que non visible, indispen-

sable pour que l'entier existe. C'est pour cette même raison que le monde est divisé.

Avant de passer à l'étude de la structure actuelle de la conscience, il faut revenir à l'état mythique pour préciser que cet état est surtout lié à l'âme. Les pulsions étant liées à la dimension magique, lorsqu'elles surviennent, on a affaire à un processus magique. Ces mêmes pulsions, mais dans la dimension mythique, sont le signe de l'éveil de l'âme en l'homme.

L'étape de la conscience mythique franchie, l'être humain est capable de discerner le vert du bleu, le ciel d'avec la terre : il ne prend plus ces réalités pour des contraires, mais pour des correspondances dans la polarité, l'un étant indissociable de l'autre. Il en va ainsi du jour et de la nuit, de l'homme et de la femme, du soleil et de la lune, de l'obscurité et de la clarté, perçus non plus dans l'opposition, mais comme un tout dans la complémentarité et la polarité. Cette constellation mythique relève du psychisme et de l'irrationnel : on ne peut la décrire de manière rationnelle, selon les principes de causalité. C'est d'ailleurs dans cette dimension que se situait jusqu'ici le monde de la foi.

L'épanouissement de la conscience a soudain subi une mutation : ce saut – mutare veut dire sauter – peut être situé dans le temps, car on arrive maintenant dans l'époque historique. Il y a une quinzaine d'années, alors que je développais cette théorie devant une assemblée de scientifiques chevronnés, ces derniers m'ont reproché de me servir d'une notion propre à la biologie, la mutation, pour décrire des phénomènes relevant de l'intellect ou de l'histoire de la psyché. J'avais pourtant insisté sur le fait que je ne parlais pas de mutation au sens biologique (la connotation serait négative), mais de mutations positives, les mutations spirituelles dans la polarité corps esprit ne pouvant être que positives. Peu de temps après, C. F. von Weizsäcker a lui aussi parlé de mutations spirituelles positives dans le même sens. Alors que je réfléchissais à la manière la plus efficace de justifier le passage soit disant illicite d'un terme d'un domaine à un autre, le grand physicien et Prix Nobel Erwin Schrödinger s'est levé pour dire en substance ceci : « Messieurs, nous ne pouvons continuer sur cette voie. Regardez ce qui se passe en mathématique, ma discipline, nous parlons de fractions, je travaille continuellement avec des fractions. Le chirurgien lui aussi est confronté à la rupture, mais il parle de fracture, les deux mots ayant la même racine. »

Le saut dans la rationalité

La fin de la période mythique est marquée par un événement bouleversant, synonyme pour l'humanité de l'époque d'angoisse, de souffrance, d'inquiétude, un événement suscitant des images de fin du monde, comparable à ce qui se passe actuellement dans le monde. Cet événement, c'est le saut de la conscience mythique à la conscience rationnelle, dominée par le mental, une étape de développement qui caractérise aujourd'hui encore la manière de vivre et d'appréhender le monde de la majorité. Le décors de ce passage se situe en Grèce où, en 500 av. J.-C. environ, la force du mental, en croissance depuis plusieurs centaines d'années déjà, s'est consolidée, donnant naissance à un être humain conscient, ouvert à la lumière du jour.

L'homme magique vivait plongé dans sa tribu, ou son clan, dont il n'était pas conscient. L'homme mythique, lui aussi, vivait davantage dans sa tribu que dans sa propre famille : sa vie se déroulait sous le signe du « nous », son « moi » sommeillait encore. En effet, l'homme mythique, comme les petits enfants d'ailleurs, est dépourvu de la conscience de soi. Chacun a en mémoire ce moment extraordinaire où pour la première fois, l'enfant ne dit plus « Charlotte veut cela » mais « je veux ». Ce premier « je » n'est bien sûr pas encore le « je/moi » de l'adulte, mais c'en est le commencement.

L'art offre les meilleures conditions de lecture de ce type de structure. La première apparition du « je/moi » dans la littérature date de l'*Odyssée* : « Eim Odysseus » en grec, « C'est moi qui suis Ulysse » (*L'Odyssée*, chant VIII, traduction Victor Bérard, éd. La Pléiade, 1961). Nous sommes à la cour du roi Alcinoos, dont la fille Nausicaa avait sauvé Ulysse. Interrogé sur son identité, Ulysse se fait connaître. Le « je/moi » apparaît pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, prononcé pleinement consciemment : je suis moi, et vous êtes les autres. C'est une étape majeure du chemin vers la rationalité du mental, à l'origine de la philosophie et des premiers balbutiements de la science.

Quel est l'impact de cette découverte ? Autrefois, les textes étaient des récits et non des présentations. Les livres de sagesse, les sources de sagesse, les récits de la création se situaient dans le descriptif. Ce sont des récits colorés de choses vues, mais on n'y trouve nulle trace d'interprétation, de

présentation des faits au sens que l'on donne habituellement à ces termes. Et que se passe-t-il à ce moment-là ? Pour la première fois, on ne dit plus : « c'est ainsi », mais l'homme et la femme s'adressent à l'autre. Ils ne font plus simplement état de leur savoir par voie de déclaration, de rapport ou de description symbolique, mais ils entrent en dialogue avec l'autre.

Dès 500 av. J.-C. apparaissent les premiers dialogues, ce qui montre bien que l'enseignant s'adresse à un élève en particulier, qu'un « je » dialogue avec un « tu ». Que ce soit Zarathoustra, Confucius, Lao-Tse, Mahâvîra, le fondateur du jaïnisme, ou Bouddha, voire Socrate ou Platon, aucun d'entre eux ne nous a transmis de texte « mythiques », mais tous nous ont transmis des textes philosophiques sous forme de dialogue. Il est frappant de constater que ce phénomène s'est produit durant une période assez courte de deux cents ans (de 500 à 300 av. J.-C.), un âge d'or sur le plan culturel. C'est d'autant plus surprenant que Socrate ne s'est certainement pas entendu avec Bouddha pour passer des descriptifs imagés et passer à la présentation argumentée d'un entretien avec leurs élèves. On peut se demander quel a été le moteur de ce développement touchant quasi simultanément trois ou quatre cultures, leur permettant de donner forme et expression à une manière complètement nouvelle de regarder le monde. Peut-on dire que cette coïncidence était le fruit du hasard ? Ce serait se priver d'une grande richesse, d'une multitude de liens, d'une vraie conscience de l'interdépendance entre les choses. Il serait vraiment regrettable de s'en tenir à la notion de hasard par confort intellectuel, juste parce qu'il est moins sécurisant de reconnaître la main d'une « instance supérieure », à vrai dire plutôt inquiétante.

La survenue du rationnel dans le mental a entièrement modifié notre perception de l'homme qui, tout d'un coup, gagne deux dimensions : il prend conscience à la fois de son âme et de ce qui se trouve en face de lui : l'espace. Les vases peints de la céramique grecque primitive présentent les traces des premiers essais de représenter l'espace en tant que tel. La connaissance des lois de la perspective s'ébauche, mais c'est une étape que l'on ne peut percevoir que rétrospectivement, car la contemporanéité rend aveugle. Il en va de même pour l'homme d'aujourd'hui, réduit à des suppositions lorsqu'il tente de comprendre. Comment savoir en effet où nous conduit l'art contemporain, lui qui tend à déstructurer l'image du vivant ? Il faut cependant attendre la Renaissance pour que l'énigme de

l'espace soit résolue par Leonard de Vinci, après avoir été devinée par Giotto pour la peinture, et Pétrarque pour les lettres. Dès lors, le monde rêvé, magique, mythique, attiré comme une phalène par la recherche de l'unité, cède le pas à celui de la raison, de la pensée.

J'ai déjà évoqué ces moments clés de la vie où la réflexion porte des fruits et permet à l'homme de structurer son existence. Mais cette démarche n'est possible que si la personne est au clair sur la manière dont sa propre conscience est structurée.

Pour faciliter quelque peu la compréhension de l'époque de profond bouleversement dans laquelle nous vivons, on peut observer ce qui s'est passé lors de la dernière mutation de la conscience, soit vers 500 av. J.-C. A cette époque, les hommes et les femmes ont dû satisfaire, comme c'est le cas aujourd'hui, à de terribles exigences, à la fois désécurisantes et heureuses. Il existe de très nombreuses traces de cette évolution, qui peuvent être d'un certain secours pour les personnes en recherche puisqu'il y a un parallélisme entre l'évolution de l'individu et celle de l'humanité. En effet, nous nous trouvons face à une nouvelle mutation : l'homme rationnel au mental développé passe à l'homme intégral. Pour illustrer la fin de cette époque, un exemple : le mode de pensée, de représentation du monde qui caractérisent l'homme rationnel nous ont été légués par les Grecs. Mais depuis le début du XX^e siècle, les quatre piliers de ce mode de pensée perdent de leur solidité. Il n'est pas question de dire que nous pouvons nous en passer tout à fait : sans eux, impossible de développer une pensée logique claire, marquée par le principe de causalité. Pourtant, leur validité est aujourd'hui limitée. Ces quatre piliers de la pensée sont la géométrie euclidienne, la logique aristotélicienne, la théorie atomiste de Démocrite et l'héliocentrisme d'Aristarque.

Les travaux de Gauss, Riemann et Einstein ont transformé la géométrie qui, d'euclidienne, est devenue non euclidienne. Cela veut dire que si, dans certains domaines, la géométrie d'Euclide reste valable, elle a cependant perdu son universalité. Sans la nouvelle géométrie, il n'y aurait ni avions supersoniques, ni bombe atomique, impensables sans la mathématique et la physique 4D.

Selon la théorie atomiste de Démocrite, l'atome est le plus petit constituant de la matière, il est indivisible. Mais l'atome a été divisé.

On pourrait aussi dire que la science du nucléaire est la théorie non démocratéenne de l'atome.

Un des axiomes fondateurs de la logique aristotélicienne est la phrase : «Tertium non datur», dit principe du tiers exclu. En effet, soit une chose est, soit elle n'est pas et, par conséquent, toute troisième possibilité est exclue. En fait, ce principe d'exclusion nourrit les modes de pensée qui prônent l'opposition, la dualité, la réduction du choix aux deux termes d'une alternative (ou bien... ou bien), elle joue un rôle capital dans cette évolution. L'homme rationnel a formulé quantité de jugements en noir ou blanc sur les faits ou événements les plus divers, qu'il s'agisse de la Russie, de l'Amérique ou du rideau de fer qui les séparait. Or, cette attitude est en complète opposition avec celle de l'homme mythique, qui recherchait au contraire à concilier les extrêmes, car Hadès est aussi bien Dionysos qu'Hadès lui-même.

Les découvertes de la physique nucléaire ont changé la donne : il faut en partie renoncer au principe du tiers exclu cher à Aristote. A titre d'exemple – grossier, certes –, un aspect concret de la physique nucléaire. La réalité examinée n'est pas perceptible à l'œil nu, mais on peut cependant en constater l'existence : on ne peut plus dire, aujourd'hui, qu'un atome ou une particule élémentaire est soit un corpuscule, soit une onde. Dire cela équivaut à reconnaître que la réalité n'est pas uniquement structurée selon le principe d'opposition des contraires, mais qu'il y a aussi place pour la coexistence d'éléments opposés, puisque la physique nucléaire a établi que la matière peut être simultanément onde et corpuscule, une simultanéité que l'homme ne peut percevoir. Pas plus d'ailleurs qu'il n'est capable de voir simultanément les deux faces d'une pièce de monnaie. Einstein, puis Eddington l'ont découvert : l'onde ou le corpuscule ne sont que des formes différentes d'une même réalité. Au premier abord, cette explication revêt un caractère mythique, pourtant elle se distingue essentiellement de l'ordre mythique parce que l'homme mythique n'est conscient ni de la portée d'une explication, ni de la nature scientifique et philosophique du phénomène.

Si, aujourd'hui, la pluralité des possibles est admise, cela ne signifie pas pour autant le retour vers l'absence de rationalité ; la physique nucléaire

n'en sera pas pour autant désertée par la raison. Reconnaître la configuration mythique est simplement le signe que l'acuité de sa conscience a rendu l'homme capable d'intégrer les deux dimensions de perception du monde : la dimension rationnelle du mental comme l'irrationnelle, la mythique.

L'héliocentrisme d'Aristarque, le 4^e pilier du dernier mode de pensée a déjà été remis en question, mais rares sont ceux qui en ont pris conscience. Cela s'explique : les découvertes ou les évolutions révolutionnaires faites par une génération donnée mettent parfois très longtemps avant de s'imposer. Aristarque a découvert les principes de l'héliocentrisme en 300 av. J.-C. environ, mais Pythagore en avait déjà eu l'intuition avant lui. Platon, Aristote et tous les philosophes jusqu'aux sceptiques grecs connaissaient ces principes, qui sont par la suite tombés dans l'oubli. En 1507, Copernic, plongé dans l'étude de sources anciennes, les redécouvrit, démontra que le modèle géocentrique de Ptolémée était erroné et remplaça cette vision du monde par le modèle héliocentrique. Pourtant le géocentrisme a occupé longtemps encore une large place dans l'imaginaire de l'homme. Il a fallu attendre l'avènement du naturalisme, dans les années 1850–60, pour que les principes de l'héliocentrisme parviennent à prendre racine dans la conscience collective. Ce qui représente tout de même 350 ans de latence, ou dix générations. Vint alors Knud Lundmark qui, en 1918, découvrit les nébuleuses extragalactiques situées en dehors de notre Voie lactée. Les conséquences de cette découverte ? En simplifiant à l'extrême, on peut dire que l'homme s'est réjoui de savoir la Terre au centre de l'Univers. Puis qu'il s'est un peu inquiété à l'idée de cette Terre tournant autour du soleil. Et voilà que ce centre réconfortant est remis en question. Cela s'arrêtera-t-il un jour ? Où situer le milieu ? D'ailleurs existe-t-il ?

En réalité, cette découverte est un défi pour l'homme, invité à intégrer ces découvertes dans sa perception du monde et dans sa vie concrète en dépit de la difficulté de l'entreprise. Il devra chercher et découvrir en lui-même la sécurité si longtemps perdue, mais sans s'appuyer sur l'appareil logique connu, pourvoyeur d'une sécurité peu concluante.

Les considérations précédentes visaient à créer un rapport entre la présentation théorique des structures étudiées et l'écho de cette philosophie

dans la vie de tous les jours, une démarche en fait légèrement biaisée. En effet, vu la diversité des structures de l'homme, toute personne cherchant à orienter sa vie dans une direction choisie doit d'abord être au clair sur sa propre identité. Si l'un penche vers la dimension artistique, ou mythique, l'autre sera pratiquement entièrement attiré par une perception rationnelle de l'existence. La seconde option est fortement majoritaire, en particulier dans la catégorie des intellectuels. Il faut cependant rappeler ici que cette «rationalité» correspond à une forme diminuée de la dimension du mental. Le mot «ratio» ne signifie pas seulement «penser, réfléchir, comprendre», mais aussi mesurer, une acception que l'on retrouve dans «rationner, rationaliser, échelonner les paiements». La rationalité ou pensée rationnelle s'est détachée de la pensée propre à la dimension «mentale», avec ses quatre formes de causalité définies par la scholastique. C'est devenu une pensée orientée dans une seule direction, le but à atteindre, qui a fini par diviser le monde.

L'homme sait bien qu'il vit dans un monde divisé et que la rationalité existe. Tout ce qui adviendra est préformaté par la pensée avant même d'advenir. Dans sa préface au «Mariage du ciel et de l'enfer», William Blake dit que ce qui aujourd'hui est objet de l'imagination ou de la pensée deviendra réalité demain, un point de vue acceptable dans la mesure où la pensée n'est pas posée en équivalant du savoir, car cela reviendrait à rabaisser la pensée au rang d'un simple instrument de pouvoir. C'est au philosophe Francis Bacon que l'on doit le funeste aphorisme «savoir c'est pouvoir», une exigence patriarcale dans son essence, que l'être humain doit chercher à faire reculer. Certains psychologues espèrent que les profonds changements en cours signalent le retour vers une culture du matriarcat. Si l'on en arrivait là, la conscience encore fragile de l'humanité en l'homme serait étouffée dans l'œuf. Il va de soi que la dimension matriarcale demeure ; à noter que cette dimension a pris aujourd'hui une couleur négative, car l'homme moderne a cessé d'honorer la mère au sens de «mater» pour s'adonner au *materialisme*. Ce constat n'a rien d'un jeu de mot : si l'homme contemporain se donne l'illusion de soutenir l'idée du patriarcat, c'est plutôt par aveuglement.

Un coup d'œil sur la situation du monde et la tendance persistante au pragmatisme suffit à éclairer chacun : il n'est plus possible de continuer sur la même lancée. De nombreux symptômes, notamment le fait que les

quatre piliers majeurs de notre mode de pensée se sont fissurés, indiquent qu'un bouleversement est en cours, qu'une nouvelle mutation conduit l'homme vers la conscience intégrale. Une véritable chance, d'un point de vue personnel, car cette mutation pose une exigence d'intégration comparable à ce que la vie exige de l'homme : à lui d'intégrer tout ce qui existe, qui est perceptible et dont il est conscient. Retour sur l'exemple de la physique nucléaire. Quant l'homme mythique dit oui à deux éléments qui s'opposent, ce oui est bien différent de celui énoncé par l'homme rationnel, pétri du principe selon lequel on ne peut choisir qu'entre deux options, mais qui aurait surmonté cet obstacle pour s'ouvrir à l'identité multiple. Ce oui a valeur de refus de l'enfermement dans la logique, mais sans désaveu de la pensée aristotélicienne.

Tout homme conscient d'être au monde est interpellé, aujourd'hui, par les exigences du monde. Doit-il les interpréter comme des signes ? Il s'agit bien davantage d'une clé permettant à chacun de mener sa vie de manière à ce que, l'heure de la mort venue, celui qui s'est efforcé de vivre selon ces principes ait la certitude que la mort n'est pas la fin, mais une nouvelle naissance. L'enjeu est décisif : si l'enfant naît dans les cris et les larmes, l'adulte doué de la parole, apte à formuler et à réfléchir devrait pouvoir mourir le sourire aux lèvres. Tant d'hommes et de femmes passent sans les voir à côté des perches tendues par la vie ! D'ailleurs l'homme ne vit peut-être que pour apprendre à saisir les perches tendues, cette richesse immense qui, lorsqu'elle parvient à l'homme, lui permet de ne plus se focaliser sur lui-même.

L'homme magique est encore privé de conscience de soi, l'homme mythique, quant à lui, pense en termes de collectivité (« nous »), l'homme rationnel pense en tant qu'individu, ce qui l'amène à développer un ego hypertrophique : il s'isole, vit dans un vide relationnel très fréquemment diagnostiqué aujourd'hui. On constate que les rapports entre les humains se sont écartés des principes chrétiens, sous le couvert de la lutte pour la survie. Cette lutte ne viserait-elle pas plutôt égoïstement le maintien du bien-être matériel ?

Où tout cela mène-t-il ? Idéalement, l'homme devrait cheminer de l'absence de conscience de soi vers la conscience de lui-même, puis vers la libération de sa conscience de soi. Mais la vie est diverse : elle offre

des moments sans conscience, et d'autres avec. Ne serait-il pas judicieux que l'homme, s'acceptant tel qu'il est, parvienne à ne plus être entièrement centré sur lui-même ? Etre libre, ne plus souffrir de l'absence de conscience, ni de son existence, choisir sans entraves d'agir selon la nécessité et les circonstances. Peu importe que l'homme croie devoir faire régner l'ordre dans le monde en manipulant le monde, et les hommes. La toute première démarche qu'il doit accomplir consiste à faire régner l'ordre en lui-même, et à trouver sa place dans un ordre qui le dépasse.

Si les hommes et les femmes œuvraient vers cette souveraineté, peut-être alors pourraient-ils accomplir ce que le monde attend d'eux : grâce au travail sur eux-mêmes, à l'intégration de toutes leurs dimensions, les hommes et les femmes pourraient contribuer à la préservation du monde et de l'humanité. Si l'homme n'atteint pas cet objectif, cela ne tiendra pas aux circonstances, mais à l'échec de celles et ceux qui ne seront pas parvenus à maîtriser le caractère extraordinairement lucide de la nouvelle conscience intégrale, ni à se libérer de la conscience dirigée sur soi. Sans ce changement de cap, la nouvelle figure de l'homme restera à l'état de rêve, le monde et l'humanité sombreront dans la mort.

ISBN 978-3-9523847-1-8



9 783952 384718 >